

Pourrat, Alphonse de Châteaubriant, Lucien Rebatet, Jean Giono, Paul Morand, Henri de Montherlant, Pierre Benoît, Marcel Jouhandeau, André Salmon. De leur côté, les bibliothèques municipales de villes communistes de la France d'après-guerre favorisaient les achats des livres des Éditions sociales, des Éditeurs français réunis, de La Farandole; elles écartaient les œuvres d'écrivains exclus du Parti, tels Edgar Morin et Pierre Daix, et elles n'achetèrent pas les livres d'Alexandre Soljenitsyne.

Dans ce livre, Jean-Marie Goulemot nous fait part avec enthousiasme de sa découverte, à la fin de la décennie 1960, des universités américaines et canadiennes (Wesleyan en Ohio, Rutgers dans le New-Jersey, Johns Hopkins au Maryland, Queen's en Ontario). Leurs bibliothèques impressionnèrent fortement l'usager européen qu'il était: notamment pour l'accès libre aux rayons, la double facette de bibliothèque de conservation («*special collections*») et de diffusion, le respect des étudiants à l'égard des collections, les dons des diplômés à la bibliothèque de leur *alma mater*, l'intervention des usagers dans le choix des livres, la formation des utilisateurs, la collaboration entre facultés, départements et la bibliothèque. À tel point que les campus américains lui apparurent comme «*l'avant-goût du Paradis que j'espère à cause de la richesse des collections de bibliothèques et de leur accessibilité*».

Dans ce «*discours décousu comme toute promenade dans les rayonnages des bibliothèques*», il lui apparaît que, par les livres, les hommes communiquent avec les dieux, que le livre est un monde de la représentation, que celui-ci soit scientifique, historique ou philosophique, et que la bibliothèque, non plus comme lieu, mais par son contenu, a constitué un objet des Lumières. Il fait part de cette angoisse, née de l'accumulation et de la vanité de ces livres écrits sur les livres, qu'ont ressentie des écrivains: par exemple, le labyrinthe du *Nom de la rose* d'Umberto Eco ou chez Jorge Luis Borges, le cimetière de Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?*, l'espace vaginal de David Lodge dans *La Chute du British Museum*, le concert assourdissant de voix venues des livres eux-mêmes chez Anatole France dans *La Chemise*.

Selon Jean-Marie Goulemot, à l'heure du numérique, il faut conserver des bibliothèques qui soient humaines et où soit maintenu le lien charnel avec le livre, et il importe aussi que les bibliothèques demeurent des lieux de vie. En somme, il fait sien, et cela résume ce livre, le propos de Gaston Bachelard qui affirmait: «*Le Paradis n'est-il pas une immense bibliothèque?*»

Marcel Lajeunesse  
EBSI, Université de Montréal

Sauvé, Madeleine. *Qu'est-ce qu'un livre? De la page blanche à l'achevé d'imprimer.*  
Montréal, Fides, 2006, 331 p.

Le livre de Madeleine Sauvé enthousiasmera les spécialistes de l'imprimé, ceux qui sont un tant soit peu mêlés à la conception d'un livre, à sa mise en forme et à sa production. Rarement aura-t-on vu une présentation aussi complète, aussi vivante, aussi accessible et, en même temps, aussi «poétique» du livre, c'est-à-dire d'un objet au premier abord tout à fait prosaïque et tout à fait réel ou concret.

L'essai de Madeleine Sauvé couvre l'intégralité des parties qu'il est possible de trouver dans un volume, de la dédicace à l'achevé d'imprimer. Les 42 chapitres sont regroupés en quatre sections: «Les préliminaires», «La matière», «Les compléments» et «L'identité». Sous l'intitulé «Les préliminaires», on trouve un douzaine d'éléments: la dédicace, bien sûr, mais aussi l'exergue, l'épigraphe, le prologue... jusqu'à la présentation. La section appelée «La matière» réunit des chapitres portant sur les collections, le titre, les titres intérieurs et intertitres, les appels de note, les figures, les tableaux, etc. Viennent ensuite «Les compléments»: épilogue, postface, annexe et appendice, chronologie ou repères chronologiques, index, encart... Enfin, la dernière partie, laquelle se démarque quelque peu des pages précédentes en ce qu'elle broche sur l'ensemble d'un volume et que son sujet en est l'«identité», aborde les données de catalogage avant publication, la mention de dépôt légal, la couverture du livre et son état civil. Somme toute, Madeleine Sauvé n'a rien oublié.

Si le volume forme une entité entière en lui-même, on doit souligner que certaines frontières ne sont pas franchies. Un chapitre porte sur les abréviations mais, attention! il ne s'agit que des abréviations propres au contexte du livre. Il ne faudrait pas y chercher des règles de transcription des sigles et des acronymes qui inondent les médias. L'auteure ignore les éléments qui se situent en amont, la méthode et les étapes de la recherche s'il y a lieu et, également, celles qui viennent normalement après l'impression (distribution, mise en marché, publicité, etc.). De même, il ne faudrait pas chercher dans le livre une vision historique de l'imprimé. Des ouvrages récents s'offrent à qui veut aller au-delà du livre et de sa présentation physique: celui de Denis Vaugeois (*L'Amour du livre. L'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères*. Québec, Septentrion, 2005) ou celui de Michel Melot (*Livre*, Paris, Éditions L'œuf neuf, 2006; ce dernier était présenté aux lecteurs de *Documentation et bibliothèques*. dans sa livraison d'octobre-décembre 2006). Aussi, peut-on parler de l'unicité du volume de Madeleine Sauvé et en souligner les frontières bien délimitées.